

GAINSBOURG SANS FARD

La Cité de la **musique** consacre une installation audiovisuelle aux multiples influences d'un artiste qui a passé sa vie et sa carrière à se mettre en scène.



Gainsbourg s'expose sans filtre

MUSIQUE

Détaillant ses multiples influences, la Cité de la musique consacre un parcours audiovisuel à l'artiste qui a mis sa vie en scène.

« FAUT savoir s'étendre sans se répandre, c'est délicat », chantait Serge Gainsbourg en 1964 dans *Pauvre Lola*. Les concepteurs de l'exposition autour de son œuvre, qui ouvre aujourd'hui, ont-ils tenu compte de cet avertissement ? Les pièges tendus par un tel sujet ne manquaient pas. Serge Gainsbourg (1928-1991) a passé sa vie et sa carrière à se mettre en scène, se déclinant aussi bien dans la musique, la peinture, le cinéma, la littérature, la publicité... People d'avant les people, il donna plus que son dû à la presse, répandant son bonheur conjugal autant que ses déboires. Dès lors, que raconter, que montrer, que distinguer dans la pléthore de documents disponibles, parmi les images encore fraîches dans nos esprits ? C'est le pari fou mais réussi de l'installation conçue par le concepteur sonore Frédéric Sanchez.

Articulé autour de vingt-quatre piliers – sur lesquels s'inscrivent textes et images, animées ou non –, le parcours débute avec l'autoportrait d'un artiste au regard fragile et intense à la fois. Il date de 1957, un an avant l'inaugural *Poinçonneur des Lilas*. Il nous rappelle qu'avant de se donner à la musique, Lucien Ginsburg caressa l'espoir de vivre de sa peinture, puis renonça, détruisant toutes ses toiles à l'exception de six. Moins exposition qu'installation dans la manière des vidéastes contemporains, le parcours témoigne de l'apport de toutes les cultures dans l'ADN Gainsbourg. Depuis le bagage classique transmis par son père – les pianistes Cortot ou Horowitz, dont les mains côtoient sur écran le visage d'Art Tatum – jusqu'à l'univers glacé de la mode des années 1980, on suit le saisissant raccourci d'une carrière hors norme.

Outre les sculptures, *L'Homme à tête de chou* et *l'Écorché*, quelques éléments du décor de son domicile de la rue de Verneuil ont été disposés. Notamment le tableau de Paul Klee *Mauvaises nouvelles des étoiles*, ou des photos, dont celle de Marilyn Monroe à la morgue. Les

plus singuliers sont sans doute les dizaines de décorations militaires et policières, témoignages de l'étrange fascination du bonhomme pour l'autorité. Accompagnant la visite, les voix d'une vingtaine d'interprètes (Jane Birkin, Alain Chamfort, Mireille Darc, Juliette Gréco, Isabelle Adjani...) lisent des textes de ses chansons.

En recherche permanente

En un savant jeu de correspondances, les marottes de l'auteur (le *Swinging London*, Francis Bacon, les surréalistes) sont mises en relation avec son propre travail, révélant ce qu'il porte de références. Dans son tiraillement perpétuel entre les arts majeurs (littérature, peinture) et la chanson – art mineur, selon lui – Gainsbourg s'est frayé un chemin bien à lui. Sur son piano, une image de Chopin frôlait la photo de Sid Vicious. Reconstitué à la Cité de la musique, ce grand écart donne un David Bowie voisin de Warhol, un Kubrick qui tutoie le rock alternatif des années 1990.

Serge Gainsbourg aurait sans doute contesté certains rapprochements. Mais ce portrait éclaté d'un artiste au travail, en recherche permanente, est en tout point conforme à la vision d'un esthète capable de passer en une seconde du raffinement à la trivialité. Le procédé mis en place par Frédéric Sanchez a le mérite de faire l'impasse sur les frasques les plus indignes de Gainsbourg, ce Gainsbarre pénible, érucant sur les plateaux télé, pour se consacrer uniquement aux aspects les plus soignés d'une vie qui fut merveilleusement mise en scène et en images. Le dernier tableau, « *Ecce Homo* », débutant en 1979 avec *La Marseillaise reggae*, ne porte d'ailleurs pas de date de fin, en l'occurrence la mort de l'artiste le 2 mars 1991. Une manière de montrer que cet habile communicant avait laissé la mort le prendre par surprise.

OLIVIER NUC

Cité de la musique, jusqu'au 1^{er} mars. www.cite-musique.fr.
À lire : « *Gainsbourg sans filtre* », de Marie-Dominique Lelièvre (Flammarion).



Jane Birkin et Serge Gainsbourg en 1970. Condé Nast Archive/Corbis

TOP MODEL OFFICIEL

COLUCHE, Mesrine, Gainsbourg... la France est au musée. Grévin. Elle redonne vie à des personnages de cire. Jeu dangereux : sous la flamme du souvenir, ils risquent de fondre. Pleins feux sur l'« Homme à la tête de chou ». S'il avait moins tiré sur ses gitanes, moins abusé du pastis, des daiquiris, du whisky – bref, moins pris son personnage au sérieux – Lucien Ginsburg, ancien pianiste de bar, aurait 80 ans aujourd'hui. À quoi bon ? La France ne manque pas d'octogénaires.

Elle préfère entretenir ses légendes. L'auteur de *Poupée de cire, poupée de son*, du *Poinçonneur des Lilas*, de *Melody Nelson* et autres *Je t'aime, moi non plus* est une icône. L'idole tardive d'une génération – Mitterrand – qui a vu partir en fumée tous ses idéaux. Pour illustrer cette déroute, l'artiste, d'un geste spectaculaire, a allumé en direct un billet de 500 francs à la télévision. Comment mieux brûler ce que l'on a adoré ?

Gainsbourg était un provocateur né, un transgresseur de première. À cette nuance près : il n'a jamais rien cassé. Surtout pas chez lui. Il vivait entouré de bibelots, de reflets précieux de sa gloire chèrement acquise. Dans un univers à son image : noir dandy.

C'était un voleur, de temps, de flamme, de jeunesse. Il empruntait aux autres ce qu'il désespérait de ne pas posséder : la beauté – aux femmes –, le génie musical – aux compositeurs classiques –, la magie des mots – aux poètes. Fort de ces inspirations et nourri d'une solide culture, il a recomposé une œuvre personnelle et surtout un personnage : lui-même.

Il savait s'entourer, des morts comme des vivants ; aspirait l'air du temps aussi goulûment que le goudron ; mélangeait les modes pour en faire un cocktail explosif. Tour à tour yé-yé, rock, reggae, rap – on en oublie – il s'est accroché à la célébrité comme un gamin à la balustrade : pour être sûr de voir et d'être vu. C'était un truqueur hors pair, un prestigitateur émérite. Il a su troquer son rêve de jeunesse – devenir peintre – en un songe wilkien – rester jeune.

BERTRAND DE SAINT VINCENT

Frédéric Sanchez : « Je ne voulais pas un hommage figé »

Commissaire de l'exposition à la Cité de la musique, le designer sonore explique sa démarche à la fois singulière et conforme à son sujet.

LE FIGARO. – Quel était pour vous l'enjeu d'un tel travail ?

Frédéric SANCHEZ. – La Cité de la musique, qui connaissait le travail que j'effectue sur le son depuis vingt ans, m'a contacté en 2005 pour me proposer de réfléchir à un projet d'exposition autour de Serge Gainsbourg. Toute ma culture, qu'elle soit littéraire, cinématographique ou picturale, provient de l'écoute de musiciens comme David Bowie, le Velvet Underground ou Gainsbourg. J'ai voulu montrer qu'il était un artiste total, ce qui en fait un cas assez unique en France, contrairement au rock anglais, qui regorge d'anciens étudiants en art. Il est rare dans notre pays qu'un chanteur de variétés cite à ce point ses sources. Je ne voulais surtout pas quelque chose de figé comme une exposition de peinture ou de photo, mais montrer ce mélange permanent, cette lignée culturelle, en utilisant une présentation conforme à la manière qu'ont les jeunes d'appréhender les images. Associer des choses différentes est de toute façon assez logique avec Gainsbourg, qui s'y consacra lui-même amplement dans ses textes de chansons, très riches en asso-

ciations d'idées.

Quelle marge de manœuvre ses héritiers vous ont-ils laissée pour concevoir votre installation ?

Sa fille Charlotte a d'abord été touchée par les premières images que j'avais sélectionnées, notamment certaines qu'elle ne connaissait pas. Elle a été sensible au fait que je procède presque à un remix de ces images. Puis elle m'a rapidement ouvert les portes du domicile de son père, rue de Verneuil. Je ne voulais pas reconstituer l'intérieur de Gainsbourg, mais je tenais à utiliser certains objets pour les mettre en miroir, autour de l'idée du double. Je souhaitais surtout que rien n'ait l'air d'être en vrac, d'où le côté très mis en scène. On dit souvent que Gainsbourg a beaucoup pillé, mais c'est ce qu'il a fait de ces influences qui le rend intéressant.

Avez-vous été sensible à la dimension internationale acquise par le personnage ?

Parce qu'il n'avait pas d'équivalent en France, Gainsbourg est souvent allé chercher du côté des Anglo-Saxons, que ce soit dans la pop anglaise, auprès de la troupe du Living Theater ou dans le cinéma. Il est devenu le seul Français parmi les icônes de nombreuses personnes, avant de devenir une référence pour les Anglo-Saxons eux-mêmes, comme Sonic Youth. Aujourd'hui, l'exposition suscite des intérêts multiples au Japon. J'aimerais beaucoup qu'elle puisse être montrée à New York également.

Propos recueillis par
O. N.